

Emmanuelle Evin

L'Amour
est un animal grotesque



Quai N°9

Il l'attendait sur le quai de la gare depuis au moins quinze minutes.

Nerveux, impatient, il enfilait le bout de ses cigarettes dans sa bouche comme on colle des timbres sur une enveloppe, d'un geste totalement léger et si peu prenant que cela permettait de penser à autre chose en même temps.

Le quai bizarrement presque désert semblait sortir de son bitume des odeurs de vieux sandwiches ratatinés avalés rapidement, de baisers collants qui tassaient les larmes des au-revoir, de pas las et répétitifs de ceux qui ne sont pas là pour s'évader mais pour accomplir leur tâche quotidienne de travail.

Le train avait du retard, elle lui envoya un petit sms pour le prévenir, elle aussi était assez nerveuse.

« Ne t'inquiète pas, suis là dans vingt minutes ».

... comme s'il avait des raisons de s'inquiéter, toujours aussi rassurante, attentive et attentionnée comme elle aurait aimé qu'il le soit sans doute.

Dans son coin carré, elle n'avait pas réussi à lire plus de trois pages du dernier roman de Houellebecq. Elle croisait et recroisait ses jambes sans cesse, essayant tant bien que mal d'attraper un bout de paysage rural par la fenêtre comme pour chasser sa fébrilité.

Pris au dernier moment son billet ne lui avait offert qu'une place couloir et sa voisine de droite encombrait la vue d'une coiffe rousse certes élégante mais plus qu'imposante. A la vue s'ajoutait le bruit de sa respiration forte et rapide qui s'accompagnait de quelques petits racles désagréables de la gorge qu'elle avait manifestés sans s'en rendre compte sûrement au moins toutes les huit-dix minutes.

Il était temps d'arriver.

Il n'avait jamais osé revenir vers elle, ça ne l'avait pas étonnée, ce courage l'abandonnait de temps en temps déjà par le passé, il paraît que c'est ce caractériserait le mieux les hommes la lâcheté ; elle n'en avait que faire de le blâmer ce qui l'intéressait c'était d'abord l'aimer ; alors comme par pure évidence et envie de prendre quelque chose dans ses mains et d'embrasser un destin qu'elle devait saborder, elle était allée de nouveau vers lui.

Cela faisait quinze ans qu'ils ne s'étaient pas revus, quinze ans, trois mois et huit jours, de longues années à se demander si elle avait fait le bon choix, à regretter souvent de ne pas pouvoir lui demander s'il avait des regrets, lui aussi.

Une fois la page tournée, n'est-il pas de bon ton de ne pas trop pencher la tête vers les doutes...

Ça y était, le train s'engageait dans les derniers rails qui annoncent la gare, elle les connaissait par cœur, elle en avait fait des aller et retour pour le retrouver jusqu'au moment où l'arrivée sur un quai de gare devient une entrée en matière beaucoup trop étroite, trop juste pour y glisser tous ses rêves et s'engager à deux dans une vie, même bancale.

Les murs ornés de graffiti accompagnaient son cœur palpitant, aux fenêtres les quelques serviettes qui pendaient annonçaient l'exiguïté de quelques vies alors que ses fesses si désirables et désirantes frôlaient la moquette rouge des wagons première classe. C'était lui qui les lui offrait. Elle se sentait coupable et n'aimait pas se sentir son objet, je te paye tu viens. Et puis mince, qu'est-ce qu'elle n'aurait pas fait pour le voir... Elle n'avait pas le choix.

Ce jour-là avait des tenues inhabituelles.

C'étaient des retrouvailles alors qu'ils s'étaient dit adieu.

Les règles du jeu n'attendaient que de se réécrire.

Elle lui avait indiqué le numéro de la voiture ; attendrait-il comme à son habitude ?

Il y a quelques années lorsqu'ils vivaient cette liaison dangereuse et passionnelle, ils se voyaient tous les deux mois.

Ils avaient beau être mariés, elle le voulait plus que tout au monde, et lui n'avait jamais eu l'envie de

tout quitter, si fou amoureux fût-il. Les enfants impossibles à couper en quatre, le travail, la maison impossible à couper en deux, la famille, la morale...

Il l'attendait en ces temps passés et troubles tout au début du quai, un chapeau légèrement enfoncé sur ses cheveux pour pas qu'on le reconnaisse et dès qu'elle sortait avec sa petite valise marron, il la regardait arpenter ce petit bout de chemin qui l'amenait à lui.

Souvent, elle avait un châle qui lui couvrait la gorge des courants d'air, et souvent aussi ses mèches brunes volaient au gré de ces souffles pourtant si agréables, sa démarche faisant ourler ses hanches qui dansaient au-dessus de ses pieds toujours froids et frêles, c'était un moment d'extase et de pur bonheur.

Elle venait vers cet air capricieux et allait dans les quelques minutes s'offrir à lui, alors que cela faisait plusieurs semaines qu'il se l'imaginait.

Sa bouche, une fois la porte fermée, allait venir se claquer violemment sur le violet de ses lèvres, et ses bras allaient lui tordre le cou de déraison et d'aventure.

Des images collées en mémoire encore fortes et puissantes d'émotions...

Le train avait ralenti, puis doucement grattait de sa ferraille le quai numéro 9.

Les freins crissaient et les quelques personnes déjà levées tanguaient à l'arrêt de ces quelques tonnes. Elle se leva, il n'avait pas l'air d'être là.

Elle prit soin de laisser la rousse la devancer, pour éviter de subir même une dernière fois son chat qui avait élu domicile dans sa gorge.

Sa solitude depuis ces quelques années l'empêchait de plus en plus de supporter les autres.

Elle s'enroula une écharpe en laine orange puis attrapa son petit sac noir.

Le corps palpait de mille brouillards et cherchait à s'accrocher à quelque repère connu, et dans ce dédale enivrant le cœur métronome donne le ton ; un reflet d'elle dans la vitre...

Ses mèches toujours aussi épaisses avaient blanchi et sa bouche naguère rose et charnue s'était éteinte de ne plus être embrassée. Ses yeux avaient furtivement des reflets de tristesse profonde et ancienne.

Elle qui avait mis le désir des hommes derrière elle après son divorce allait devoir affronter son regard noir et elle en appréhendait le jugement.

Elle était pourtant encore très belle.

Elle prit ses deux petites marches et foula ce sol bien reconnaissable autrefois empli de promesses pas toujours honorées.

Elle le vit, au fond.

Si elle avait réfléchi pendant des mois avant de lui écrire, c'était bien par crainte de vivre cet instant.

A la vision de cet homme sexagénaire se superposait les moments délicieux et douloureux qu'elle avait vécus.

Se mêlèrent alors en quelques minutes toutes ses

scènes qu'elle avait voulu oublier, au fil de ses pas hésitants se dressait aussi la table de ses souvenirs comme un sceau indélébile et héroïque.

Des scènes dans leur chambre d'hôtel où elle lui hurlait son désespoir de ne pas avoir assez d'amour, de ne pas être choisie, des images de plaisir où sa peau était contre elle, des soupirs d'être rassasiée de lui avec comme toile de fond leur impuissance de s'aimer, pour de « vrai ».

Il avait décliné son cadeau.

Sa douleur tranchante et vive résonna pendant des années aux confins d'un bois vieillissant et amer.

Elle marchait, ses fils orange battaient le vent et ses bras tremblants se cachaient sous sa veste.

Il la fixait.

Elle arriva devant lui et dans un geste presque impulsif elle faillit lui sauter au cou.

Il lui tendit la main pour prendre son sac, il la regarda les yeux brillants et intimidés.

« Tu vas bien ? » lui demanda-t-il.

Elle sourit. Ses rides sur les joues se serrèrent les unes contre les autres comme par solidarité. Ses yeux étaient accrochés à lui, elle écarta son écharpe de son cou à cause des soudaines bouffées de chaleur qui la gagnaient.

« Arrête, la première fois que tu m'as demandé ça, tu sais comment ça a fini ? »

« Non, je ne me souviens pas. »

« J'ai été folle de toi et il m'a fallu des années pour m'en remettre. Tu vois ? Mais je te remercie, ça va. On va manger ? »

« Oui, j'ai réservé une table. Ailleurs »

« Va pour cet ailleurs. »

Puis sans se regarder ni se parler, ils se prirent la main.

Ils reconnurent tous deux la texture de cette peau si souvent désirée, la soie enivrante de leur toucher mutuel dont ils eurent tant de mal à se passer, comme un bébé reconnaîtrait le ventre de sa mère, sa peau animale et ferme c'était chez lui, sa main douce et tendre c'était chez elle ; dans un élan non freiné ils s'embrassèrent au beau milieu d'un hall de gare, dans l'indifférence générale.